

Au Mucem, Ai Weiwei rend un vibrant hommage à son père

• Sophie Rahal

L'artiste et plasticien chinois expose cinquante de ses propres œuvres au musée marseillais. Fait rare, Ai Weiwei, aujourd'hui exilé à Berlin, raconte ses douleurs, ses révoltes, mais aussi son père, poète, passé par la Cité phocéenne il y a près d'un siècle.

Ai Weiwei se livre rarement. Plutôt expert de la communication bien orchestrée, le géant chinois de l'art contemporain offre cette fois, au musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), une exposition modeste mais intimiste et remarquablement mise en scène. A 60 ans, voilà qu'il plonge dans son histoire et rend un hommage appuyé à son père, le poète Ai Qing (1910-1996), considéré comme le fondateur de la poésie moderne chinoise. Coïncidence, c'est à une encablure de l'actuel Mucem, sur les quais de la Joliette, que celui-ci a débarqué au printemps 1929 avant d'aller s'installer à Paris. De ses impressions, Ai Qing a tiré un poème chatoyant et coloré, *Marseille*, traduit pour la première fois en français et présenté dans l'exposition : « *Je regarde les rues de la ville, Qui vacillent, Les camions tanguent comme des hommes ivres, Bousculés par les cahots de la route, Les véhicules, telles des harengères, Roulent en pestant et en jurant...* »

Son père et Duchamp : deux influences

L'exposition « Ai Weiwei, Fan-Tan » (Fan-Tan désignant à la fois un char de la Première Guerre mondiale offert par un riche chinois aux Alliés et un jeu de casino) construit un parallèle entre l'existence du poète et celle de son fils artiste. Lequel, à l'instar de son géniteur, prendra aussi le large, à 24 ans, mais, question d'époque, pour New York. Il y découvrira Marcel Duchamp et créera ses premiers objets relevant du ready-made – ces objets du quotidien élevés au

rang d'œuvres d'art par la simple volonté de l'artiste. Cette influence est toujours visible dans le travail d'Ai Weiwei, en témoigne le *Porte-bouteilles illuminé* réalisé cette année. Reprenant l'une des pièces emblématiques de Duchamp, il en propose une version monumentale sur laquelle sont suspendus soixante et un lustres de style ancien. Un clin d'œil au goût clinquant de la nouvelle bourgeoisie chinoise d'aujourd'hui. Dès l'entrée, la *Colored House* (2015) donne le ton : ce pavillon chinois traditionnel posé sur des pieds de cristal est recouvert d'une peinture criarde jaune, rose, vert... Objet typique transformé en œuvre pop, symbole du traitement qu'inflige aujourd'hui la Chine à un patrimoine dont elle néglige la valeur.

Objet traditionnel, outil moderne

Par un habile dialogue entre les collections du Mucem et les créations d'Ai Weiwei, l'exposition éclaire aussi le contexte franco-chinois du tournant des XIXe et XXe siècles. Les cartes-réclames de l'époque, les jeux de société ou les fascicules destinés aux enfants montrent bien comment la propagande française véhiculait alors les stéréotypes du méchant chinois et du « péril jaune ». En face de ces pièces, Ai Weiwei a disposé une paire de menottes en jade (sculptée en 2015). Par cet objet trivial, qu'il travaille dans un matériau précieux longtemps utilisé en Chine, l'artiste rappelle la riche tradition de son pays, tout en évoquant les quatre-vingt-un jours de détention que lui infligèrent les autorités chinoises entre avril et mai 2011 pour dissidence culturelle. Mais l'artiste ne dédaigne pas non plus les outils de la modernité : la caméra et les réseaux sociaux dont il est devenu un expert et qu'il utilise vigoureusement pour dénoncer les mauvais traitements qu'il a subis ou l'oppression exercée par les autorités chinoises.

Désormais installé à Berlin, Ai Weiwei s'engage régulièrement auprès des populations contraintes à l'exil, conscient d'être lui aussi un « déplacé », tout comme son père qui, accusé de « droitisme » suite à la « campagne des cent fleurs » (1957), fut expédié dans le nord de la Chine pour nettoyer les latrines publiques pendant vingt ans. Créés en souvenir de cette sombre période, mais non sans humour, deux savons de Marseille trônent à l'entrée de l'expo : sur l'un, Ai Weiwei a fait graver la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, et sur l'autre, celle des droits de la femme et de la citoyenne rédigée par Olympe de Gouges en 1791 : « *Considérant que l'ignorance, l'oubli ou le mépris des droits de la femme sont les seules causes des malheurs publics et de la corruption des gouvernements...* »

« **Ai Weiwei, Fan-Tan** ». Jusqu'au 12 novembre 2018 au Mucem.